

chapitre 20 :

adapètes : du grec adapanêtos, non dépensé, qui vient d'adapanos, gratuit ; l'absence du an est significative, puisque cette particule indiquerait le doute.

terrase (terrasse) : de l'égyptien ter, temps défini (division du temps, cycles, noeuds dans les cycles) ; et ras, de rê. Mais ras renvoie à l'akkadien raṣunu, à l'hébreu reṣin, large ; et au grec rasôn, de raz, grain de raisin : il s'agit de la peau du raisin qui éclate quand on la presse, soit de l'extérieur, soit de l'intérieur. Le terme terrasse décrit ainsi les temps et les rythmes qui permettent la croissance du fruit alchimique, avec l'idée d'une peau légère, qui peut céder à la pression.

tignace (tignasse) : à lire comme théologie de saint Ignace, la théologie syriaque, dans ses nuances vis à vis des écoles de Constantinople et d'Alexandrie. On ajoute la nuance judéo-chrétienne entre Antioche, Jérusalem et toujours Alexandrie. Jérusalem, comme Constantinople, oscille entre la sensibilité copte, théologie de la lumière, et la sensibilité syriaque, théologie du clair-obscur. L'un des points de synthèse sera d'ailleurs la Bulgarie orthodoxe. Au sujet du fameux "Dialogue de Calid et Morien", il serait grandement erroné de s'appuyer sur une sensibilité alexandrine, ce texte ayant été composé dans un milieu islamique et chrétien à Damas, donc dans une ambiance syriaque. Toutes les traductions latines que nous avons de ce texte ont fait cette bétise alexandrine. Or ce texte est probablement plus ancien que le Corpus Hermeticum, et originaire de Chaldée, non d'Egypte.

sciece (science) : lire skieke, ou keksi, ce qui renvoie en grec à kokkus, le coucou. Un pataouète de français du nord veut que la trunca de kâk, en occitan, soit une tronche de cake, alors que l'expression ne signifie pas se payer une tranche ou la tête de quelqu'un de truffé (à la cerise), mais est un reste d'ibère et de grec. Le kâk est ici le kakou marseillais, équivalent du titi à Paris, le joyeux drille, l'oiseau savant, bref, le coucou. Le trunca de kâk est ainsi le truc du coucou, expression qui désigne la science d'Hermès. Cela ne veut pas dire la fierté du gars qui aurait rendu cocu son voisin, mais le signal de la fin du troisième oeuvre, le coup de sifflet admiratif lorsqu'on dit : "C'est du grand art

!" D'autre part, le grec keghchros signifie le millet, nourriture des petits oiseaux.

comprenat (comprenant) : il m'a pris au col, à partir de l'occitan.

denier (dernier) : la monnaie, certes, mais aussi la denrée, qui était en 1160 la denerée, dans *Le Charroi de Nîmes*.

beua temps (beau temps) : tellement beau qu'il en bluea, qu'il en bleuit, le bougre !

ongent (onguent) : du gothique ungent. En latin, ungent signifie ils enduisent, ils oignent, ils mouillent. En ibère, onk ent, de onk, l'oie.

viles (filles) : en espagnol, la villa est à la fois la maison et la ville. Il faut rappeler que toutes les cultures de la Méditerranée orientale ont assimilé la femme et la ville. Jérusalem est "fille de Sion". Tous les mythes grecs vont placer au coeur de la ville une femme emblématique, comme Ariane à Cnossos, Jocaste à Thèbes, Clytemnestre à Mycènes et, surtout, Hélène comme enjeu de Troie. Le siège de Troie peut d'ailleurs se lire comme une joute amoureuse, si l'on considère les mouvements des personnages. Le fameux cheval qui permet de prendre la ville pénètre là comme le spermatozoïde dans l'ovule. Sans alourdir cette glose, que chacun pourra reprendre à son gré en relisant l'Illiade, remarquons que le lapsus de Gilles nous renvoie à une conception de la cité vivante, qui n'a rien à voir avec la politique administrative, castrée et castrante, devenue l'idéal de certains théoriciens depuis deux siècles au moins.

surportaient : idée de support trop fort pour ce qui est porté.

réellemnt (réellement) : en anglais realmint, allusion à la fraîcheur de menthe, le jeudi de la Décade. C'est aussi une menthe réal, c'est à dire royale, une mante (manteau) royale, une amante royale.

vempirat (vampirat) : une vamp et un pirate ? La vamp serait aisément Cybèle. Mais le pirate ? En Turquie, piri désigne un chef militaire de la marine. Dont le célèbre Piri Reis, quelque peu pirate aussi, exécuté pour des raisons "mystérieuses" par Suleiman (Soliman le Magnifique), le conquérant de la Hongrie, qui ne fut arrêté que sous les murs de Vienne. La lutte des Viennois chrétiens assiégés a d'ailleurs donné lieu à de

curieuses prophéties et de non moins curieuses légendes, dont celle du Baron de Münchhausen. Les fameuses cartes de Piri Reis, qui montrent le tracé exact des côtes de l'Amérique ou de l'Antarctique aux environs de - 10 000 ans, auraient pu provenir d'un vol à la Bibliothèque d'Alexandrie. Pas par notre pirate, bien sûr, qui ne pouvait pas remonter le temps, mais par X, un X qui les aurait transmises en circuit fermé, pour les remettre, ou les faire remettre, à ce filou de capitaine. Mais qui, dans l'Antiquité, avait intérêt à voler des documents accessibles et reproductibles par tous les chercheurs ? Qui voulait occulter quoi ? Qui a remis ces documents sur la place publique, en se réservant d'ailleurs, ce qui semble absurde, toute la partie qui concerne la Méditerranée orientale. Ainsi, un amiral turc dispose d'une bonne carte des Amériques, mais se réserve un portulan utilisable près des côtes de son propre pays ! Sur les cartes en question, voir les travaux de Hapgood et de Mallery ou, si vous ne lisez pas l'anglais, l'excellent résumé de Rémy Chauvin dans "Certaines choses que je ne m'explique pas", éd. Retz, 1976. Elles sont bel et bien exactes, et bel et bien de cette ancienneté.

Qui voulait occulter quoi ? L'examen d'un calendrier révolutionnaire de l'an II, publié "à Paris, chez les citoyens Quéverdo et Piquet" laisse rêveur. Ou plutôt cauchemardeur ! Au dessus de l'inscription "Gloire immortelle à la sainte montagne", on voit une sorte de volcan, dont une caverne, à la base, laisse sortir un dragon à deux têtes, l'une gueule ouverte vers le ciel, l'autre crachant le feu sur la terre. Le volcan fendu de bas en haut laisse deviner des silhouettes indistinctes, dont une femme, tandis que deux crapauds, ou grenouilles, agonisent à son pied. Une sombre nuée d'où jaillissent des éclairs surmonte le tout, et dans sa partie supérieure plus claire, se voit un niveau muni du fil à plomb, un oeil ouvert au milieu. Le tout forme une sorte de A d'où pend le plomb, symbole de mort. A gauche de l'A, le mot liberté ; à droite, le mot égalité ; au centre, sous l'oeil, le mot raison ; sous le plomb, le mot vérité ; sur l'arche qui encadre toute l'image, le mot surveillance, qui renvoie à l'oeil. Cela se lit comme un rébus : liberté, égalité, ou (oeil) la mort, rasoir (raison) de la vérité ; à moins que l'on ne trouve la variante : liberté, égalité où on a raison de plomber la vérité. Quel programme ! Mais que fait ce volcan réaliste au milieu des allégories républicaines ? Et où donc est passée la fraternité, dans cette affaire de raison, de surveillance et de vérité plombée ?

Une autre gravure d'époque, dessin de Monnet, gravé par Helman, pour la fête de la promulgation de la Constitution, le 10 août 1793, équivaut à une signature. Sur une première estrade, à 7 marches, une sorte de baignoire ornée de cornes soi-disant d'abondance, mais ce qui en sort reste indistinct, sur fond d'ailes de chauve-souris. Là, un officiel coiffé de plumes et ceinturé de l'écharpe tricolore, tout au moins on le suppose car, là non plus, la gravure n'est pas nette, tend une coupe vers le jet qui sort du sein d'une étrange figure féminine. Celle-ci est assise sur un trône surélevé de trois marches gigantesques, flanqué de deux lionnes. Vêtue d'un costume et d'une coiffure de pharaon égyptien, costume masculin, précisons-le, elle presse sur ses deux seins, en croisant les bras, attitude elle aussi pharaonique. Ce qui semble, sur le devant de la coiffure, être l'ureus, évoque un bonnet phrygien, mais s'avère, si on l'examine à la loupe, un croissant lunaire surmonté d'une boule et d'un cube. Le tout fait un jeu de mot en français comme en grec, cube-boule-lune, Kyb-bolos, donc ouvertement, pour qui sait lire un rébus, Cybèle. Nous n'inventons rien. De part et d'autre de cette fort bizarre "constitution", nous trouvons deux flambeaux, dont le socle est orné, semble-t-il, des "maigres bêtes de la nuit", de Lovecraft, ainsi que du bonnet phrygien, sans autre symbolique cette fois. L'examen à la loupe révèle des crânes humains au-dessus des "maigres bêtes". Dans la flamme du plus visible de ces flambeaux, on voit distinctement une tête de rapace noir. Dans celle du flambeau d'arrière-plan, une tête de goule féline. Parmi la foule qui converge vers cette déesse sortie d'un passé qu'on croyait lointain, se remarquent quelques figures non humaines et des plus monstrueuses. On trouvera ces gravures et beaucoup d'autres de la même encre dans le remarquable ouvrage de Jean Massin, "Almanach de la révolution française", publié à l'occasion du bicentenaire par l'Encyclopédia Universalis.

Quoi ? La "déesse raison", c'est Cybèle, dont on croyait le culte éteint depuis plus de 1200 ans ? La nôtre, de raison, vacille sous le coup de force ! Mais quel rapport entre la "sainte montagne" volcanique du calendrier et cette Cybèle ressurgie ? D'autant qu'on les retrouve partout dans les gravures d'époque, associées plus ou moins étroitement. Un élément nous met sur la piste. Le culte de Cybèle, on le sait, s'est surtout déployé en Phrygie. Or, les "montagnards" Duquesnoy, Fayau et Barère, juste après la chute de Robespierre, le 8 septembre 1794, lors

d'une diatribe à la Convention, se surnomment eux-mêmes "Crétois". Mais quel rapport entre la Phrygie et la Crète ?

Intéressons nous à l'histoire de la Crète antique. Et même, après tout, à tout le bassin oriental de la Méditerranée. Les historiens et les archéologues ont pu reconstituer avec certitude l'existence d'une grande thalassocratie marchande qui semble centrée sur la Crète, mais englobe aussi les Cyclades et le Péloponnèse. Un des éléments de sa religion est le culte d'une grande déesse mère souriante et paisible, dame des animaux, entourée de lionnes affrontée, de dauphins, de taureaux et d'une sorte d'antilope, ainsi que d'oiseaux. Cette figure se retrouve alors en Thrace, et sans doute dans quelques autres pays du bassin méditerranéen. Elle a pour compagnon un dieu viril et parfaitement adulte, muni des armes du guerrier accompli. Comment une telle figure nourricière a-t-elle pu se transformer en mégère castratrice et terrible ? L'examen chronologique nous met sur la piste. Vers -1450, toutes les civilisations de cette région connaissent un déclin foudroyant, le Minoen Récent I de Crète, le Cycladique Récent I, l'Helladique Récent IIa, Troie V. La date de -1450 est approximative, et provient de la datation des céramiques. Celle de -1470 serait plus probable.

A cette date, en effet, a lieu le plus grand cataclysme de l'histoire humaine, l'explosion du volcan de l'île de Théra, ou Santorin. Selon Haroun Tazieff et Florence Trystram, "ni celle du Krakatau en 1883, fort semblable à celle de Théra, ni celle du Tambora en 1815 ne furent aussi puissantes, et il faut remonter à plus de dix mille ans en arrière, lorsque de gigantesques émissions d'ignimbrites engendrant des calderas larges parfois de plus de vingt kilomètres se produisaient au Japon, en Nouvelle Zélande, en Italie et ailleurs" (Haroun Tazieff, "L'Etna", Flammarion, Paris, 1984). Le sismologue grec Galanopoulos a pu établir la séquence du cataclysme : d'abord des tremblements de terre, puis un raz de marée et deux éruptions. Le tsunami aurait eu 50 mètres de haut, dans une mer quasiment fermée. La puissance de l'explosion est comparable à celle d'une bombe atomique de 20 à 30 mégatonnes. Des milliards de mètres cubes de roche ont été expulsés, ne laissant de l'île qu'un mince anneau en croissant et deux îlots. La caldera envahie par la mer a 75 kilomètres carrés de surface. On a retrouvé des laves sur tout le pourtour de la Méditerranée orientale. Curieusement, les documents officiels égyptiens de l'époque n'en parlent pas, sauf quelques papyrus qui notent

l'obscurcissement du ciel, mais si le témoignage de Platon est exact, les prêtres de Saïs en auraient gardé les traces écrites durant plusieurs siècles.

On imagine sans peine le choc traumatique de cette explosion. C'est elle qui a donné naissance à la légende de l'Atlantide. Or, si l'on excepte les allusions de Platon, le silence est total dans les écrits de l'époque et même jusqu'au XXe siècle où les fouilles ont permis de reconstituer l'histoire de la catastrophe. Dans la même période, approximativement, il semble y avoir eu aussi des chutes de météorites dont l'une au moins, analogue à l'explosion de 1908 au dessus de la Tougouska, a été reconstituée par les préhistoriens, celle qui a littéralement soufflé les villes de Sodome et Gomorrhe. D'autres sont évidentes à la lecture du Livre de Josué, dans la Bible. Le cataclysme de Théra apparaît ainsi comme le point culminant d'une série de traumatismes frappant les régions parmi les plus civilisées de l'antiquité profonde. Et nous disons bien l'antiquité, et non la préhistoire. A cette époque, il y a belle lurette que les hommes écrivent, commercent, et voyagent. Nous sommes à la fin de l'âge du Bronze, au moment où commencent les premières expériences de métallurgie du fer, probablement au pied du mont Ararat en Arménie, selon les archéologues russes. Les échanges se font vers l'ouest et le nord au moins jusque dans les îles Britanniques pour l'étain, jusqu'en Baltique pour l'ambre, et, à l'est, avec l'Inde et la Chine, voire d'autres peuples puisque l'ivoire sumérien vient des mammouths congelés de Sibérie.

Le silence des textes est révélateur de la puissance du traumatisme chez les survivants. Pour donner une idée de l'ampleur du phénomène, rappelons que l'explosion du Krakatau a été entendue à 3500 km de distance, au Japon et en Australie, et que le tsunami, dans une mer ouverte, ne faisait que 30 m de haut. Les poussières diffusées par les vents ont alors couvert le monde entier durant des mois. Il est évident que les effets de l'explosion de Théra ont été tout aussi spectaculaires, et même pires. Toute la côte méditerranéenne a dû être bouleversée par le raz de marée, et le climat refroidi pour plusieurs années. On ne peut évaluer avec certitude le nombre de morts, mais il devait atteindre plusieurs dizaines de milliers, si ce n'est de l'ordre de la centaine. Compte tenu de la démographie de l'époque, ce serait l'équivalent de la Grande Peste du XIVe siècle, tuant en moyenne 30% de la population. On

comprend que les civilisations les plus proches du phénomène se soient effondrées. Et l'angoisse fut telle que le silence des documents peut se lire comme un refoulement traumatique collectif, qui couvre une bonne partie de l'Europe, de l'Afrique et toute l'Asie Mineure, au moins.

Ce refoulement traumatique collectif s'est transmis de siècle en siècle, de manière inconsciente. Il est remarquable que, si l'on excepte, encore une fois, le témoignage allusif et déformé de Platon, qui repousse curieusement les faits dans l'espace et dans le temps jusqu'à l'époque de -10 000 ans environ, c'est à dire celle des grandes éruptions précédentes, il est remarquable donc que même les mythes n'en disent rien. A titre d'exemple, rappelons que l'arrivée des conquistadores en Amérique centrale a donné lieu dans les tribus indiennes à une élaboration mythique où l'histoire est reconnaissable. En ce qui concerne Théra, rien. Absolument rien. Mais le culte d'une Cybèle castratrice se développe dans les années et les siècles qui suivent. La grande déesse, de nourricière, est devenue terrible. On reconnaît là, pour peu qu'on ait quelques notions de psychologie des profondeurs, la phase de "chantage propitiatoire" décrite par exemple par Elisabeth Kübler-Ross. Au niveau collectif, un tel "chantage propitiatoire", s'exprimant dans le culte, peut aller jusqu'aux sacrifices humains, et, restant inconscient, aux bains de sang à motivations manifestes "politiques". *Le mécanisme du trauma pousserait ainsi des foules entières soit au passage à l'acte sanguinaire, soit à l'acceptation passive de ces méfaits*, selon le schéma de la dialectique "bourreau-victime", bien étudiée par ceux qui doivent guérir les individus rescapés de telles horreurs (par exemple, citons les exactions de certains régimes ou mouvements armés en Amérique du sud, ou le conflit Rwanda/Burundi).

En psychologie, on sait que, lorsqu'un traumatisme est insoutenable et, à cause de cela, refoulé, il peut entraîner l'incapacité à dire et à se dire sa propre souffrance, même de manière symbolique. Les travaux de Sami-Ali ont montré que, dans ce cas, tout passe par le corps, soit par un processus de somatisation et donc la maladie, soit par le passage à l'acte (compulsif). La guérison commence avec le retour de la fonction symbolique, puis la capacité de nommer clairement et consciemment le problème et, ainsi, de se donner le recul nécessaire pour le surmonter. Ce processus de guérison psychologique est bien connu des Alchimistes.

Si nous examinons le comportement de l'inconscient collectif, ou égrégorique, autour du cataclysme de Théra, nous le voyons obéir aux mêmes lois que le psychisme individuel. Durant plusieurs millénaires, le refoulement est total, personne ne parle de rien, nulle part, mais les cultes "propitiatoires" ou de fuite (position gnostique ou platonicienne : la matière, c'est l'horreur !) se multiplient, surtout autour du bassin méditerranéen. La fin de Pompéï, en 79, va coïncider, ce qui s'explique aisément, avec l'engouement pour les "cultes orientaux" à Rome et dans toute l'Italie. Même à cette occasion, la mémoire de Théra ne reparaît pas. Pourtant les archives de Saïs existent encore, et la Bibliothèque d'Alexandrie aussi.

Quelques rares images ressortent dans la littérature médiévale, en particulier ces lacs d'où sortent des fumées sombres, qui ponctuent les célèbres prophéties de Merlin. Il faut attendre les gravures révolutionnaires que nous avons décrites pour que quelque chose du cataclysme et des cultes qui l'ont suivi apparaissent au grand jour. Mais cette première remontée de la fonction symbolique s'opère au milieu de l'effroyable passage à l'acte que fut la Terreur. Or, ce brusque retour du refoulé est précédé de plusieurs chocs cognitifs. James Eussher, en 1650, émet l'hypothèse du catastrophisme : l'histoire humaine serait ponctuée de cataclysmes, tels déluges, éruptions volcaniques de grande ampleur, etc. Jusqu'au XVIIIe siècle inclus, ses disciples s'attachent à les dénombrer et cette théorie a sans doute contribué à ramener près de la conscience les antiques terreurs. En 1749, une importante chute de météorites ferreuses a lieu en Sibérie (déjà !), avec un "caillou" de 680 kg. Curieusement, les académies des sciences refusent d'envisager que les pierres tombent du ciel et les attribuent à la foudre. On connaît l'histoire de Biot ramenant un plein panier de ces pierres en 1803 et les déversant sous le nez de ses collègues, bien obligés alors de convenir du fait. On connaît moins ce qui a accompagné la révolution française. En 1790, les paysans de Barbotan, en France, témoignent d'une chute de météorites auprès de l'académie française des sciences, laquelle conclut, avec une belle unanimité, à un "conte de bonnes femmes" ! Pendant toute la période révolutionnaire, le physicien allemand Chladni poursuit des expériences chimiques sur la météorite de Kranoïarsk et conclut en 1794 à l'origine extra-terrestre de l'objet, étant donné sa composition et sa teneur en fer, et autres métaux incompatibles avec la géologie locale, en particulier le nickel, rare sur Terre. Il faut remarquer qu'une des

théories admises à l'époque les attribue à l'activité volcanique, une autre à la foudre, ce qui correspond à l'imagerie du calendrier révolutionnaire que nous avons décrit.

Il faut attendre l'explosion du Krakatau pour que l'expression symbolique du cataclysme surgisse dans la littérature, avec Jules Verne. Notons que son "Ile mystérieuse" a la forme de l'actuelle Théra. Après quoi, cette thématique se multiplie dans les romans populaires, puis la BD et le cinéma. Citons par exemple King Kong, en péplum, "Le Colosse de Rhodes", en BD, une des aventures d'Alix, une autre de Guy LeFranc, ou celles de Captain Tempête, etc. Pour ce qu'on pourrait appeler "l'imaginaire scientifique", les théories d'Horbiger, ou celles de Velikovsky, ainsi que l'engouement pour l'Atlantide, semblent relever du même registre. Mais, dans toutes ces émergences, le cataclysme n'est que rarement situé en Méditerranée, et jamais à Théra. Aujourd'hui encore, les historiens qui décrivent cette période de l'antiquité omettent le cataclysme dans leurs explications. Une récente histoire de l'art en plusieurs volumes montre des fresques retrouvées dans les fouilles de Théra sans dire un mot de l'explosion volcanique. Une encyclopédie assez courante consacrée à l'écologie considère l'éruption du Vésuve en 79 comme la plus importante de l'époque historique avec le Krakatau. Le même silence se retrouve dans le célèbre Quid. Seules quelques revues scientifiques, de temps à autre, et le volcanologue Haroun Tazieff parlent de l'affaire. Dans notre demi-siècle, il n'y a guère eu que Jacques Bergier, dans ses articles de "Planète" et son "Matin des Magiciens" pour oser soulever le lièvre. Même les ésotéristes friands de civilisations englouties, comme Charroux ou Däniken, n'en ont pas décroché un mot, transposant, eux aussi, dans le fantasme sud-américain ou la mythologie du triangle des Bermudes. Même Charles Fort n'en parle pas. Nous pourrions multiplier les exemples.

La forme de la montagne volcanique, ou du moins de la cheminée basaltique que nous pouvons supposer au centre de l'île, se retrouve à l'identique dans l'iconographie révolutionnaire (calendrier déjà décrit, allégorie de la Force, etc.), dans l'utilisation du Devils Tower par Spielberg dans ses "Rencontres du troisième type", dans les légendes contemporaines américaines sur le mont Rushmore, dans le Dakota du Sud, et le mont Shasta en Californie, et dans la plupart des BD sur ce thème. Or, Cybèle est souvent représentée avec une tour en guise de coiffe,

laquelle ressemble beaucoup à ces images qui hantent l'imaginaire collectif.

D'autre part, le même imaginaire symbolique associe au thème la découverte "anachronique" de la machine à vapeur. Il faut noter que cette dernière, en tant que moteur de véhicule, a fait l'objet d'un étrange refus au XVIIIe siècle. Citons par exemple le cas de Fulton et de Jouffroy d'Abans éconduits par Napoléon, pourtant féru de techniques et de science. Il y en a d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Or, de manière constante, les mythes grecs concernant la Crète (Argonautes, Icare, etc.), les romans médiévaux et les histoires fantastiques de la Bibliothèque Bleue, cela jusqu'au XVIIIe siècle parlent d'automates, dont certains mus à la vapeur. Certains historiens antiques, comme Théophraste, -372, -287, font état de machines inventées par les Crétois. Or, la découverte de la machine d'Antikhythéra qui remonte au premier siècle avant notre ère montre une connaissance de la technique des engrenages différentiels tout aussi "anachronique" et pourtant bien réelle. La technologie de la vapeur ne demande pas d'autres métaux que le bronze et le cuivre, et n'est pas si complexe que le laisse entendre une vision "évolutionniste" de l'histoire. La technique et les connaissances mathématiques mises en oeuvre lors de sa découverte par Denis Papin était à bien des égards comparable à ce que nous savons des techniques de l'antiquité profonde. Nous sommes devant deux hypothèses. 1. La découverte de la vapeur juste avant la révolution française a créé l'association symbolique dans l'inconscient collectif. 2. Les Crétois avaient une technologie de la vapeur, plus ou moins rudimentaire et susceptible de mouvoir quelques automates. Nous penchons pour cette seconde hypothèse, à cause de la permanence du thème de l'automate, ultérieurement, dans des cultures qui n'en fabriquaient pas. La redécouverte, en ce cas, de la vapeur au XVIIIe siècle aurait été l'un de ces chocs cognitifs dont nous avons parlé.

Il reste un élément à examiner, avant de passer aux autres aspects de la glose sur le "vampirat". De même que la vapeur a fait l'objet de refus incompréhensibles durant la période révolutionnaire et napoléonienne, et se trouve associée au thème de l'île volcanique qui explose, de même, historiquement cette fois, la métallurgie du fer, alors balbutiante, a connu un temps d'arrêt. Le terme même d'âge du fer a servi, tant à Hésiode qu'au prophète Daniel pour désigner le dernier âge du monde, celui de la décadence et du malheur. On retrouvera la même horreur sacrée dans la

façon dont les peuples du haut moyen âge considèrent la "couronne de fer" des rois Lombards. Les forgerons deviennent des "maudits utiles" dont les ateliers sont relégués hors des cités, alors que les fondeurs de bronze opéraient tranquillement à l'intérieur des dites cités. Remarquons à ce propos que l'Alchimie utilise le fer, et que les Alchimistes ont toujours été refusés dans les villes, et tenus pour suspects, soit de faux-monnayage, soit d'imprudence risquant de bouter le feu aux tranquilles demeures bourgeoises. Cette suspiscion relève de la projection fantasmatique, puisque, comme les forgerons et les pompiers, les Alchimistes connaissent les règles de sécurité, la prudence et la maîtrise du feu. Cette précision vaut, bien sûr, pour les Adeptes, les vrais, mais aussi pour les "amoureux de Science" qui commencent leurs recherches dans le respect des règles spirituelles canoniques (selon le célèbre aphorisme de Rabelais : "Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.") Il semble qu'on ait affaire, au niveau collectif, à une phobie du feu, analogue aux phobies névrotiques individuelles, bien connues de la psychologie.

Cette phobie s'exprime, à l'heure actuelle, de manière évidente, dans les réactions "écologistes" que l'on pourrait nommer "anti-nucléaires primaires". Un des ténors de cette tendance, lors d'une conférence publique vers la fin des années 70, dans le cadre de la campagne - justifiée par ailleurs - contre la construction d'un surrégénérateur dans une zone peuplée, et proche d'agglomérations d'une certaine importance, développait un argumentaire qu'un élève de seconde aurait pu réfuter en cinq minutes. Bien entendu, dans ces conditions, l'ingénieur dépêché par EDF, pour lui apporter la contradiction, n'avait aucun mal à persifler d'abondance. J'étais personnellement témoin de la chose, et même acteur. L'infantilisme phobique de cet "écologiste", que charitablement je ne nommerai pas, soutenu par les débordements émotionnels d'adolescentes de 14 ans en moyenne, bien excusables vu leur âge, n'a eu pour seul effet que d'interdire la parole à ceux, présents dans le public, qui avaient les compétences nécessaires pour porter la discussion sur les vrais dangers de l'opération, et donner des arguments que l'ingénieur aurait eu quelque difficulté à contrer ou occulter (c'était la politique officielle à l'époque). Ces physiciens ou alchimistes bien informés n'ont pas pu en placer une, et n'eurent d'autre ressource que de claquer la porte, et le public des braves gens est ressorti de là avec la vague idée que les opposants étaient des rigolos, et que les tenants de la dite centrale

cachaient quelque part leur jeu, mais où ? On retrouvera sans peine, dans des réactions plus récentes, nationales et internationales, le même mélange d'appel à l'émotionnel, d'arguments phobiques et, parfois, mais pas toujours, de silence des décideurs. Parfois, mais pas toujours, car il semble que certains, en France comme à l'étranger, aient désormais le souci d'expliquer, au moins les précautions prises.

Pourquoi parler ici des campagnes anti-nucléaires ? Il est clair que l'explosion du 6 août 1945 sur Hiroshima a réveillé le vieux traumatisme de Théra, en même temps qu'elle ajoutait une terreur supplémentaire : pour la première fois, dans l'histoire connue, une explosion d'un ordre de puissance approchant celui de Théra était déclenchée par l'activité et la volonté appliquée humaine. Les "sorciers" d'Alamogordo apparaissaient alors comme de redoutables "souffleurs", jouant avec l'incontrôlable, et incontrôlables eux-mêmes. En fait, les physiciens qui avaient participé à la mise au point de la bombe n'étaient pas loin de se voir eux-mêmes comme tels. Oppenheimer déclarait publiquement : "Nous autres scientifiques avons désormais connu le péché." Et c'était vrai. Leur repentir fut bien accueilli des populations, dans l'ensemble, et des Adeptes aussi, et l'on comprenait même qu'ils poursuivent leur exploration de la structure profonde de la matière : il n'y a jamais eu un mot contre les grands accélérateurs de particules, par exemple. Ce que redoutait, inconsciemment, l'humanité au lendemain d'Hiroshima était d'un autre ordre : que les hommes de pouvoir, politique ou "secret défense", et les scientifiques travaillant dans leur orbite, persistent dans la voie dangereuse, qu'il s'orientent vers une forme d'adeptat inversé, noir. Les déclarations d'Einstein, Oppenheimer et autres membres de l'équipe ont remis heureusement les pendules à l'heure. Ce qui ne veut pas dire que la tentation n'existe pas. Il faut, au contraire, toujours rester vigilant à chaque instant pour n'y point tomber. Voir enquerre "souffleurs, Berthold Schwartz".

Mais revenons au "vampirat", pour la seconde partie de cette glose. L'expression "vampire assoiffé de sang" revient souvent sous la plume des orateurs révolutionnaires. Le mot "vampire" apparaît dans la langue française en 1746, avec Buffon, qui l'applique à des chauves-souris hématophages. Il emprunte le terme à l'allemand "vampir", lui même venu d'un mot slave signifiant sanguinaire. Dans les langues slaves ou de vocabulaire fortement slavisé, sauf trois d'entre elles, on prononce

"ouampir", sauf donc en roumain, en serbe et dans l'ancien gothique. Le terme allemand remonte à la fin XVIe, début XVIIe siècles.

Cette précision linguistique serait sans grande importance si on ne la voyait s'accompagner de l'émergence d'un "mythe", celui de Dracula, périodiquement réenclenché par la littérature fantastique, le film, etc., surtout dans les milieux "artistiques" allemands et américains (à l'époque de Frédéric II de Prusse, de nombreux soldats allemands de tout grade et de tout niveau culturel, furent envoyés aux Amériques pour embêter les Anglais, restèrent là et y firent souche, suivis par la suite d'une émigration "perlée"). Ce "mythe", disons le tout net, n'en est pas un. Il ne surgit pas comme un rêve de l'inconscient collectif, mais relève de l'artefact. Curieusement, son apparition coïncide avec des menées, à la fois politiques et occultisantes, visant à donner à l'empire, allemand ou autrichien, une sorte de protectorat sur les Carpathes et une partie de la Serbie. Notons en passant qu'une île proche de Théra se nomme Karpathos. Quand nous parlons de menées "politiques et occultisantes", il ne s'agit pas pour nous d'une peur infantile et fantasmatique. La plupart du temps, lorsque reviennent des clichés tels que "les Loges mènent le monde", ou "le complot mondial de l'argent", les "deux cent familles", etc., il s'agit de cauchemars analogues à la figure de l'ogre ou du "bonhomme dans le coin", que se racontent les enfants pour donner un visage à leur peur du noir. Nous ne disons pas qu'il n'y ait pas des organismes malfaisants, maffias ou autres, qui agissent en loucedé, et jouent, effectivement, à comploter telle ou telle magouille. Mais, face à ces enfants pervers, il existe de véritables adultes, qui ont passé un pacte avec les forces des ténèbres ; face à tous ces "petits" complots qui inquiètent, sinon épouvantent le monde depuis 3500 ans, il y a des statures d'hommes qui sont devenues inhumaines, qui usent et abusent de cette peur. Si les "comploteurs", et ceux qui les dénoncent, ressemblent à ces enfants qui essayent de conjurer leur peur du noir en jouant à Fantômas, derrière eux, se profile le spectateur adulte ou bien "l'éducateur", qui mène leur jeu, et veut les dévorer à la fin de leur amusement, tout en les poussant à tuer leur petit frère plus loin. Et peut-être même leur mettra entre les mains une bombe qui détruira le quartier...

Les ogres, les vrais, n'ont pas de carte de visite ! Mais il est urgent de sortir de l'infantilisme et de chercher, derrière les "complots" visibles, la trace de ce "facteur -X" qui intervient à des dates choisies

(par lui, pour des raisons qui tiennent à la science des temps) pour faire basculer le "jeu de sales gosses" dans un cauchemar démoniaque et un piège à long terme. C'est cet aspect de "long terme" qui justifie d'aller chercher dans la mémoire du passé l'intention des pièges qui s'expriment dans notre présent et semblent, sans cette vision en perspective, pure absurdité. Mais il nous faut ici dire haut et clair : la science des temps n'est pas, en soi, une oeuvre de ténèbre, bien au contraire. Le diable ne s'agite jamais tant que dans le bénitier, et, s'il cherche à glisser une peau de banane, c'est aussi parce que l'humanité franchit des seuils de développement, sur tous les plans, analogues à la croissance d'un enfant, et dont nul ne peut lui ôter le fruit. Et, comme l'enfant, elle a souvent le trac de grandir. Pauvres gosses que nous sommes ! Lequel de tous ces petits loups osera le premier ne pas avoir froid aux yeux ? Et se fera un peu plus mûr que les autres ? Si vous saviez à quel point l'humanité approche du merveilleux et prodigieux âge de l'adolescence !

Puisque, entre autres choses, il est nécessaire de regarder ce qui se cache vraiment derrière le "bonhomme dans le coin", revenons au pseudo-mythe du vampire. Pourquoi l'avoir situé dans les Carpathes ? La véritable légende du comte Dragos (et non Dracul), nous raconte une chasse merveilleuse pour rejoindre l'animal blanc, le signe de lumière. En passant la rivière, frontière entre les mondes, la petite chienne de notre chasseur, signe des dévouement des races animales dans leur alliance éternelle avec l'homme, se noie accidentellement. Dragos, pour honorer la fidélité de cette petite chienne, qu'il a recueillie, donne son nom à la terre dont il est le responsable, laquelle devient ainsi la Moldavie. Nous sommes loin des horreurs fantasmagiques du "Bal des Vampires" !

En fait, un train en cache ici un autre. Il existe au moins une "vampire" historique, la comtesse hongroise Elisabeth Bathory. Nous ne prétendrons pas, ce serait absurde, que tous les Hongrois sont des ogres ! Mais, étymologiquement, le terme "ogre" vient bien de "hongrie", tout comme le "hongre" qui désigne le cheval castré, pratique apparue au XVe siècle au moins, chez certains éleveurs de ce pays. Il y aurait donc là un point noir, qui semble avoir poussé des métastases dans les pays de langue germanique. Nous apercevons quelques unes de ces métastases au XVIIIe siècle, avec les pratiques et les doctrines de mouvements, en apparence antagonistes, comme la "Rose Croix d'or", les "Frères Initiés de l'Asie", et, bien évidemment, les "Illuminés de Bavière". Il faudrait s'intéresser

au dénommé Von Knigge, inspirateur de Weishaupt, entre autres, ainsi qu'au "prince éthiopien" Angelo Soliman, "conseiller" des "Frères Initiés de l'Asie" et de leur maître Von Born. Cet étrange "africain" fut d'ailleurs empaillé, après sa mort, par l'empereur d'Autriche François II. Toute cette agitation ressemble aux jeux d'enfants dont nous parlions, attisés par des "souffleurs" visibles qui ne sont peut-être que de simples messagers, "valets de laboratoire" d'une fausse alchimie très subtile, mais très noire. Auparavant, nous trouverions une trace de métastase dans les mêmes lieux, et surtout en Westphalie, avec le tristement célèbre "tribunal de la Sainte-Vehme", dont l'histoire reste en grande partie à faire. Une des plus récentes est aussi une des plus connues, nous voulons parler du nazisme. Une autre serait aussi la révolution française et ses imitations. Notons aussi, plus loin dans le temps, l'étrange influence de la Guilde Hanséatique qui a toujours des nostalgiques, notamment certains technocrates venus d'Europe du nord et, hélas, bien en place à Bruxelles. Remarquons, en particulier, que les trois centres principaux de la dite guilde étaient Cologne, Brême et Lübeck, dont les trois initiales forment KBL, Cybèle. Dans le même ordre d'idées, il faudrait relever la proposition de retour à un certain empire, faite il y a peu par l'héritier des Habsbourg, devant le parlement européen, et applaudie dans les rangs allemands.

Tout ce que nous remarquons ici appartient à l'histoire connue. Pris isolément, chacun de ces faits peut paraître anodin, simple expression de la dinguerie humaine. Lus ensemble, ils forment en pointillé un tableau d'une redoutable cohérence, tout comme les îles d'un archipel méditerranéen révèlent la présence d'un haut plateau sous-marin. Bien entendu, il ne s'agit pas pour nous d'incriminer le peuple allemand ou autrichien, pas plus que le hongrois, qui ont souffert autant que quiconque du fol orgueil de mages noirs, au cours des siècles. D'ailleurs, ce fol orgueil a suscité autant de crimes et de génocides dans d'autres lieux, et en France même. Des guerres de religion, en passant par la folie de Cromwell, la guerre de Trente ans, les prétentions des Habsbourg et de Louis XIV, les outrances des Tsars et des rois d'Espagne, les campagnes napoléoniennes, jusqu'aux caprices sanglants des Grands Turcs ; et des écervelages qui ont mené aux barbelés des tranchées de 14-18, jusqu'aux bombes alliées sur Hambourg ou Dresde, et aux camps d'extermination nazis ou soviétiques, voire même turcs en Arménie, nous en avons vraiment assez

d'être poussés dans nos petits jeux par des fous sanguinaires de tout poil ! La liste n'est pas exhaustive, et chacun la complètera.

D'autres îles seraient repérables. Une piste nous semble à explorer, en partant de la Hongrie. Cette dernière doit son nom à la migration des Huns, peuple turco-mongol venu des profondeurs de l'Asie centrale, comme, d'ailleurs, les Khazars en leur temps. Il y a de fort belles choses dans la culture mongole. Mais, si nous suivons cet indice, nous allons rencontrer deux autres îlots dont les indications convergent. Le premier est le témoignage d'Ossendowski sur les rumeurs autour du "roi du monde" caché quelque part sous les Himalayas. Fables de nomades autour du feu de halte ? Peut-être. Mais relisons le célèbre "Rencontres avec des hommes remarquables", de Gurdjieff (et non le film de Peter Brook, qui introduit quelques variantes). Il raconte une expédition dans le désert de Gobi, et un séjour dans un "monastère" de religion indéfinissable, dont les pratiques d'éveil nous semblent très suspectes. On retrouverait ce type de choses tant dans les notes des Jésuites du XVIIe siècle, que dans celles de l'explorateur Nicolas Roerich, chez Alexandra David-Neel qui les dénonce vigoureusement, et, déformées, dans les "délires" de madame Blavatsky ou du pseudo-tibétain "Lobsang Rampa", voire même, en plus élaboré, chez l'être qui signe "Alice Bailey".

hybernait (hibernait) : Ne pas confondre avec Hybernia, nom ancien de l'Irlande, ni avec Iberia, l'Espagne. Mais entendre le h à la manière des peuples du Moyen Orient, ou de la jota espagnole, guttural et aspiré, qui se transcrit d'ordinaire par kh. Il faut donc entendre une khybernétique, avec une nuance néfaste, un malverse art du pilotage. Ce qui ramène à Cybèle, un des personnages en parle plus tard. De plus, en grec, hybernait nous renvoie à l'hybris, dépassement orgueilleux ou passionnel de la mesure et des limites. En latin, qui ne différencie pas i et y, le terme hiberis désigne un cresson vénéneux, dit aussi faux-céleri, ou insulté par les botanistes sous l'étiquette ibéris amara, cresson amer ; comme tous les crucifères, il a une action fluidifiante sur le sang, mais cette variété toxique pousse la chose jusqu'à provoquer les mêmes symptômes que l'hémophilie, saignements de nez, d'oreilles, etc., incapacité à coaguler rapidement en cas de blessure, ce qui la rend très dangereuse. Ironie de l'histoire, le vrai cresson, alimentaire, lui, est originaire d'Iran !

activites (activité) : du grec aktis, lumière ; et aktê, bord de la mer (sur laquelle le soleil miroite) ; et bithê, dérivé du verbe bainô, qui renvoie à la notion d'appui dynamique et de poussée. L'enquerre renvoie aussi au mythe d'Actéon, et à la malheureuse famille de Cadmos. Avertissement sans frais à ne pas titiller les doigts de pied des méchants, relayant par le mythe le conseil du Christ : "ne pas tenir tête au méchant" (Matt. 5, 39.). Ce qui ne signifie pas se soumettre à n'importe quoi, mais ne pas affronter stupidement, de façon téméraire, la bête dans son antre. Une question demeure : pourquoi les mythes grecs, d'une manière générale, se terminent-ils mal ? Ce n'est pas le cas de tous les mythes dans le monde, Dieu merci !

Martial : tout le paragraphe sur Martial est en soi une enquerre.

Le prénom Martial vient de Mars. Ce qui nous renvoie, bien sûr, aux qualités militaires. Il est important ici de faire d'abord bien la différence entre force et violence. La force a sa place dans l'oeuvre de guérison, par exemple l'exorcisme. Ou le coup de hache du pompier pour dégager un blessé coincé sous les décombres. Alors que la violence porte en elle le viol, qui peut avoir lieu sans emploi de la force, le chantage y suffit, et signifie l'effraction dans le corps ou l'âme d'autrui, sans son acquiescement. La ligne de partage entre force et violence tient donc au respect de la personne humaine et de son intégrité, ainsi qu'à la véritable camaraderie. *Le viol de la volonté d'autrui, même "pour son bien", et à l'aide d'un chantage, quel qu'il soit, ne relève jamais de la force et ne peut jamais amener de guérison réelle.* Il y a des viols qui s'opèrent dans une apparente douceur. Les voies de la force ont leur place comme thérapies à côté des voies dites "douces", comme la médecine "de cheval", dans les cas d'urgence, a sa place à côté de l'homéopathie. C'est une question de discernement de l'économie des personnes et de la gravité des situations. Force comme douceur, employées a contrario sont des viols.

D'autre part, le fait de marcher au pas met les hommes en résonance, et c'est un vieux truc trouvé par les chefs dès que les batailles ont eu lieu loin de la cité, et en terrain plat, pour donner aux blessés la force de revenir, avec leurs camarades, en lieu sûr, où ils pouvaient être soignés. Cela permet aussi de surmonter la fatigue des longues étapes, comme d'ailleurs le savent d'autres marcheurs. Le chant guerrier a les mêmes fonctions. Par contre, ce rythme de marche, dans les parades en

ville, n'est vraiment que de la poudre aux yeux, ça chatouille l'estomac, tout comme les gants blancs. Mais cela n'a aucun sens tactique, lors de combats de rue ou en terrain dégagé, sans couverture. D'ailleurs, remarquons que le défilé de parade a été inventé et prisé par tous les grands impérialismes antiques à tendance autocratique, pharaonisme, empire chinois, par exemple. La phalange macédonienne et la tortue romaine étaient, par contre, des techniques valables à l'époque, mais caduques aujourd'hui. C'est la connerie de Frédéric II de Prusse, dit le Grand, qui, pour imiter les légions romaines, a fait avancer ses troupes au pas, par carrés, alors qu'il s'agissait d'une bataille à distance, au fusil. Résultat : ses hommes sont tombés comme des soldats de plomb. Les adversaires utilisaient d'ailleurs la même tactique idiote. Folie de la romanomania du XVIIIe siècle, et de quelques autres. Il a fallu attendre 1917, chez d'autres stratèges, pour comprendre que les barbelés avaient été inventés vers 1890 , et se trouvaient sur le terrain. D'où la boucherie de la guerre de tranchées. Si les responsables avaient pris conscience de ce que représentait le barbelé, Renault aurait eu davantage de crédits pour mettre au point ses chars, et l'aviation aurait servi plus intensément, car c'étaient les seules ripostes techniques adéquates. Mais, encore en 39, certains ne croyaient pas aux blindés, malgré leur propre service de renseignement. Et d'autres "grands", à l'aviation...

La confusion entretenue par l'intelligentsia entre force et violence, le nominalisme ambiant, qui réduit tout au nombre et à l'abstraction, le modèle paternaliste à la romaine mettent actuellement les officiers et sous-officiers en double lien vis à vis de la troupe. Nous avons traité de la confusion entre force et violence. Le nominalisme fait qu'on compte les têtes, on oublie les caractères personnels des hommes. Le paternalisme, fausse vision de la paternité, tend à infantiliser les hommes, donc à leur ôter le sens des responsabilités, et à faire confondre aux chefs autoritarisme et autorité réelle, les moyens subliminaux et les coups de gueule avec la véritable pédagogie martiale, la fausse sportivité avec l'authentique panache. Rajoutons le dernier piège, non des moindres, celui de l'orgueil, entre les "pros", les militaires de métier, vis à vis des appelés du contingent.

Face à ce problème de double lien, nous parlerons d'un cas concret, exemplaire, qui se place juste à la limite de ces confusions. Les Américains développent actuellement une "thérapie" pour "rédimer" les

jeunes délinquants, en leur imposant un mode de vie inspiré pour moitié du scoutisme et pour moitié de l'entraînement militaire. Oui da. De telles méthodes peuvent avoir du bon, mais tout dépend de l'esprit dans lequel elles sont appliquées... Un général ibère, lors d'une guerre contre les romains, a bien amusé ses hommes à la halte. Le gégène en question était plutôt lisse du caillou. Il posa donc ce problème d'arithmétique : à partir de quel cheveu perdu suis-je devenu chauve ? L'autre version, pour le service du train, c'est : combien faut-il de grains de blé pour faire un tas ? Plus sérieusement, dans notre exemple américain, jusqu'où peut-on aller, pour que la force salvatrice ne dégénère pas en violence sadique, et respecte la personne humaine ? Le feeling à trouver, en tant qu'homme de coeur, dans ce genre de situations, correspond précisément à ce que les Adeptes appellent : "ouverture de la matière première en voie sèche", c'est à dire "voie du régule martial étoilé". Rappelons que la bourde du souffleur, dans ces cas là, est de fonctionner, dans sa tête, en blanc ou noir, en tout ou rien, i. e. : ou on est sadique, ou ne fait rien du tout ; ou on est nazi, ou on refuse la méthode par la force. Mais, dans notre société actuelle, il est toute une classe de problèmes sociaux qui relèvent du tour de main, du véritable et charitable tour de force de l'ouverture de la manifestation de la protéiforme matière première, et de sa preste fixation par le fer. C'est l'image de saint Georges terrassant le dragon, ce qui ne signifie pas le tuer ou le blesser, mais le fixer ou le dompter. I. e. ramener un fauve à une nature humaine. Or, ce problème concerne trois champs d'application distincts. Tout d'abord, l'entraînement des recrues, surtout dans les armes d'élite, ensuite le traitement des délinquants primaires, de plus en plus amenés à faire un certain nombre d'heures de travail "d'utilité publique" pour leur éviter le pourrissoir de la prison, enfin l'intégration sociale, la deuxième chance sociale, des jeunes des banlieues par le sport, même violent.

Le principal problème, en voie sèche, c'est de ne pas se laisser intimider par la vigueur protéiforme de la matière première, lorsqu'elle sort de sa minière. Arriver à la fixer sans la tuer ni la blesser, la dompter sans la laminer, lui garder sa vivacité sans l'empailler et sans qu'elle vous saute au nez. Il faut aussi éviter la tentation de trancher les têtes pour se débarrasser du problème. Cela demande beaucoup de courage et de sang-froid. A un niveau plus élevé dans l'oeuvre, la fixation du mercure par le soufre est capitale, sans quoi on s'expose à de bien curieux et étranges problèmes. La description de la mort de Martial,

horriblement déformé par les projections psychiques inconciliables des autres, est une allusion et un hommage à une nouvelle de Ray Bradbury dans ses "Chroniques martiennes". Le poète américain a compris quelque chose des risques de la mutation alchimique à un haut degré d'adéquation.

Puisque nous sommes sur Mars, la télévision nous a récemment montré avec complaisance un reportage sur un projet spatial, qui semblait l'enfant chéri de la NASA. Il s'agissait, pour résoudre le problème de la croissance démographique sur Terre dans les vingt prochaines années, d'entreprendre sur environ 100 000 ans (sic) la terraformation de Mars, avec une méthode qui entendait reproduire de façon simpliste les étapes et les rythmes de l'évolution de la vie sur Terre, telle que la décrit la dernière école darwinienne à la mode (Rappelons que, selon le mot très fort d'un biologiste de renom, "le darwinisme permet de prévoir la survie des survivants", et rien d'autre !). Ce projet mirobolant devrait s'accompagner de la construction sur Mars d'une "mégapole" (voir l'enquerre sur la métropole, métroà, les deux termes s'équivalant), dont on nous montra la maquette : cinq ou six tours aveugles, à la section haricoïde, et d'une hauteur plus que vertigineuse. De quoi faire fuir en courant tout homme normalement constitué ! Eh, on n'a rien fait, nous, pourquoi veut-on nous mettre en prison ? Car ces machins n'étaient rien d'autre. Notons au passage que des architectes japonais ont conçu des super-métropoles tout aussi conviviales, à construire au large de leurs îles, qui deviennent un peu étroites. Mais le projet américain nous fait poser de plus graves questions. Son absurdité manifeste ne relèverait-elle pas d'un remake du mythe du nouveau monde, se libérer des miasmes et des péchés de l'ancien ? Voir les discours des "pères fondateurs", lors de la guerre d'indépendance. (Ah, qu'on est loin, dans ces conditions, de "Lafayette, nous voici !") Arthur C. Clarke, auteur de science fiction très lié aux services officiels fédéraux chargés des problèmes d'éducation de la jeunesse et de maintien de la morale des adultes, a pondue il y a quelques années les "Chants de la terre lointaine". On y voit une société "politically correct" et fadasse jusqu'à l'écoeurement, présentée comme un "new paradise". Or, elle est issue d'embryons congelés transportés là par vaisseau spatial, éduqués après naissance en éprouvette par des robots, veillés de loin par une poignée de valeureux astronautes blonds et beaux, athlétiques, qui s'étaient dévoués pour conduire l'astronef loin de la terre... laquelle, juste après leur départ, explose sous leurs yeux. On retrouve, en subliminal, le même genre de "happy end" dans le générique de

fin du dessin animé, devenu BD pour enfants, intitulé "Histoire du monde". Vous savez, le petit conteur avec les petits yeux ? Toute l'évolution de la vie, puis de l'homme, passe en fondu-enchaîné jusqu'à ce qu'on voie les personnages courir vers une fusée, qui décolle dès qu'ils sont à bord, tandis que la terre explose en une boule de lumière, le tout sur fond de "Toccata et fugue en D-mol (Ré mineur)" de Jean-Sébastien Bach. C'est aussi ce que joue la capitaine Nemo à la fin du film "20 000 lieues sous les mers". Berthold prendrait-il le spleen sur cette musique ? Que penser d'enfants dont le subconscient aura été martelé par ces images dans les années 80, qui atteindront la quarantaine vers l'an 2000, et seront aux postes de responsabilité politique vers 2020 ? S'agirait il d'un plan concerté pour envoyer "ailleurs", sur un monde aseptique, les "élus" (par qui ?), en laissant la "vieille planète" crever avec ses microbes humains, au besoin en accélérant le processus de stérilisation ? Paranoïa ? Peut-être. Mais, comme disait une héroïne de Claire Bretécher : "Ce n'est pas parce que je suis paranoïaque que tu n'es pas en train de me persécuter !" Depuis une trentaine d'années, une rumeur persistante de telles menées court en souterrain : petites annonces dans une revue underground post-soixante-huitarde pour recruter les "élus" d'un abri anti-atomique en Suisse, intuitions du romancier Philip K. Dick, réveil ici et là du mythe du nouveau monde, déjà évoqué, écrits ou discours de type "troisièmes couteaux", etc. Plus inquiétant seraient les tentatives de découragement de la recherche spatiale européenne et russe, dans ce contexte. Et, à propos de Russes, le KGB en avait aussi de fort bonnes, dans ses troisièmes tiroirs !

Eh oui ! Dans ce cas là, on aurait, encore et toujours, les mêmes souffleurs de haut vol en train de broyer du noir pour nous, et de nous concocter, avec Mars, une fausse, mais redoutable, "ouverture" de la matière première en voie sèche, version complètement tartignolle de l'élaboration du brillant régule martial étoilé, qui, par conséquent, ne pourrait, de toute façon, jamais rien transmuter dans les espaces extérieurs.

lamme (lame) : orthographe ancienne du lamé, tissu contenant des fils de métal précieux. Ici, l'allusion au tissu est une métaphore alchimique, qui désigne la façon artificielle de broder quelque chose sur le somapsychikon, de mettre du "métal précieux tréfilé" sur le manteau des vrais philosophes. Il s'agit de la voie interdite qui consisterait à prendre le

"sang de l'or", voie décrite par Eyrénée Philalèthe, dont le nom ne signifie pas "paisible ami de la vérité", comme une lecture inattentive le laisserait penser. Mais, en bon grec, Eyrénée signifie "trouvé, inventé" et Philalèthe, "attiré (ou attirant) vers ce qui empêche l'oubli". Notons que le prénom au moins fait jeu de mot en anglais, avec eye rainy, oeil pluvieux, ou qui tombe comme la pluie, ce qui évoque irrésistiblement l'oeil plombé de l'imagerie révolutionnaire ; eyrie, le nid de l'oiseau de proie ; irony, façon d'inverser le sens des mots, de les prendre ou de les tordre a contrario, mais aussi, qui contient du fer, qui est comme du fer. D'où les réticences de Fulcanelli à son sujet, lequel Fulcanelli avoue avoir erré de longues années à cause de ces pernicioeux conseils. Ajoutons qu'il ne faut pas confondre le perfide Eyrénée Philalèthe avec le bon Alexandre Seton, dit le Cosmopolite.

Le terme "lamme" renvoie aussi à la lamia, qui désigne, en grec comme en latin, une vampire nocturne, blême et ailée. En grec, il faut ajouter le requin à ce bestiaire. Or, il existe en Thessalie une ville de ce nom. Diantre ! Il est vrai qu'elle est bâtie près du mont Othrys où la mythologie place le Q.G. des Titans, lors de leur révolte contre les Olympiens. Mais, dans cette guerre mythique, comme dans beaucoup d'autres, les torts n'étaient-ils pas partagés ? Notons que la légende grecque est la seule, parmi les récits analogues des peuples indo-européens, à ne pas s'achever par la réconciliation des adversaires, ou à confondre les "géants" avec les "dieux de troisième fonction". Cf. les travaux de Dumézil, malgré le systématisme de la pensée de certains de ses disciples. Le nom du mont Othrys signifie littéralement : le lieu de l'écoulement, et le lieu du nez ou du bec.

sufficente (suffisante) : en espagnol, le préfixe suf indique l'auxiliarité et l'appui ; le verbe fichar signifie pointer et mettre sur fiche. Tout cela est d'ailleurs très près du français. Mais l'emploi de l'espagnol ici permet de voir le jeu de mots avec sufi canto, le chant soufi, et avec sufi fecanto, le pet huileux. A propos du chant soufi, notons que certains auteurs, dont Gurdjieff, ont confondu le véritable soufisme, spiritualité authentique, avec des pratiques magiques et hypnotiques de "soufis" rappelant plutôt les "moines" de Gobi.

Pour compléter l'enquête, comme il est question de paluches dans la même phrase, en espagnol, ce mot résonne avec la peluca, la perruque ; la

pila, pile, bénitier, auge ou bassin ; pilar, pilier, vasque, ou verbe piler, broyer ; pilon, vasque, poids (monnaie romaine), à ne pas confondre, en pataouète, avec le marteau du même, et l'accessoire complémentaire du mortier, sans parler de la cuisse du volatile, sur lequel nous ne ferons pas non plus de jeux de mots !

plubliques (publiques) : blub ! blub ! blub ! Sérieusement, le plub renvoie au plumbum, le plomb, y compris les plumbatae qui, pour les Latins, qui les avaient aussi quelquefois, désignaient les boules, les glandes, quoi ! Et lique vient de liqueo, être liquide, clair, limpide, serein ou manifeste. Bref, une histoire de plomb(s) fondu(s). Au singulier, il s'agira de la coupellation, bien connue des orfèvres. D'autre part, si c'est un composite de pluvio et liqueo, il est évident qu'il pleut à verse ! D'ailleurs, le pluvial désignait autrefois la chape imperméable des ecclésiastiques, dans les pays où le mauvais temps est chronique - et n'y cherchez rien d'autre qu'une allusion météo ! Quant à la liqua, ce n'est autre que le lichen, qui, ma foi, s'accommode assez bien des climats humides. Il y reverdit, même.

aimiez (aimez) : allusion à Emèse sur Oronte et donc à l'histoire d'Héliogabale, mais aussi à une rumeur de rituel avec sacrifices humains, perpétré là par Julien l'Apostat, rumeur transmise par les contemporains, tant païens que chrétiens, avec la même horreur.

gymnastiques (gymnastiques) : renvoie à des langues à racines asianiques ou turco-mongoles, le son gyu étant d'ailleurs fréquent en hongrois. Pour la forme asianique, c'est le gigum, et le munach, soit Gygès et Magnès, les deux héros d'Asie mineure dont on est sûr que la légende est d'origine sumérienne. Voir les travaux d'André Labat. Mais, à la mode nostradamienne, ce mot bizarrement turc est l'anagramme de Ygman ustiques, du latin ustio, brûlure, cautérisation.

eutqu'il (eut qu'il) : de l'anglais hut kill, tuer la cabane. Hut est surtout usité maintenant pour les refuges de montagne, mais l'enquerre renvoie à une pratique de druides noirs, qui consistait à opérer des sacrifices humains en brûlant la victime dans une cabane en bois. On trouve trace de cette pratique dans la "Vie de saint Patrick", lorsque Patrick, ayant rallié déjà la plupart des druides blancs, se voit opposé aux mauvais conseillers du roi Loeghaire.

j'ess (j'eus) : encore une case de l'oie ! C'est l'anagramme de Sielje, mathématicien hollandais, auteur de la théorie des intégrales. Mais lorsque cette oie prend les écailles noires de l'hydre (voir le jeu révolutionnaire, imprimé peu après le 14 septembre 1791, qui devait se substituer au traditionnel jeu de l'oie), c'est une allusion à Sieyès.

mourrurent (moururent) : allusion au jeu de la mourra.

descence (décence) : voir espèces courantes de pistache et pignons.

provoca (provoqua) : en latin pro voca, pour la voix.

liasion (liaison) : allusion à Léa, femme de Jacob, et à la tradition patriarcale de l'enfantement par servantes interposées, avec toutes les rivalités qui en découlaient.

n'ya (n'y a) : la racine nyam se retrouve dans plusieurs noms de villes en Afrique, soit au Niger, soit dans la région des grands lacs, en Tanzanie. Nyam a aussi un sens en vietnamien, où la nyam qué est une jeune fille. Dont, d'ailleurs, certains soudards ont voulu faire une pute.

gélée (gelée) : du grec gê éléa, terrain baveux, humide, bref, boueux. C'est le même sens que luta ou lutecia en latin.

vieillerons (veillerons) : il ne s'agit pas de la vieille, mais de jouer de la vielle, comme l'âne.

començais (commençais) : de l'occitan comensal, convive.

chapitre 21 :

lontain (lointain) : allusion évidente au laiton des sages.

POurtant (Pourtant) : PO renvoie au fleuve du même nom. urtant doit se lire en latin comme urtica, ce qui démange ; et antum, bas latin pour amptum ou amptrum, sauter en dansant comme les prêtres saliens, collègue de prêtres de Mars institué par Numa. Il y a aussi dans ce terme une idée de greffage, de prendre quelque chose qu'on veut greffer et qui démange.

éclairant (éclairant) : en espagnol, le terme claro ne s'emploie que pour décrire le blanc de l'oeuf.

trvée (travée) : renvoie à trouée, trouvée, mais aussi à tercia via, la troisième voie.